

# À FEU DOUX

UN FILM DE  
SARAH FRIEDLAND

« UN FILM **MERVEILLEUX** QUI  
BOUSCULE LES CLICHÉS »  
MARIE CLAIRE ★★★★★

« UN PUR **RÉGAL** »  
LA TRIBUNE DU DIMANCHE  
★★★★★

« UN REGARD PLEIN **D'HUMANITÉ** »  
LE MONDE ★★★★★

« UNE **INFINIE DÉLICATESSE** »  
LE FIGARO ★★★★★

« DES TRAITS **D'HUMOUR IRRÉSISTIBLES** »  
PREMIERE ★★★★★

« **DRÔLE, DÉLICAT ET PROFONDÉMENT BOULEVERSANT** »  
LE NOUVEL OBS ★★★★★

« KATHLEEN CHALFANT, **FASCINANTE.**  
LE PRIX D'INTERPRÉTATION À VENISE ALLAIT DE SOI »  
TÉLÉRAMA

« LE FILM **RAYONNE**  
D'UNE ÉGALE **DOUCEUR** »  
LIBÉRATION ★★★★★

« **VRAIMENT SPLENDIDE** »  
V.O.

« **NE MANQUEZ PAS "A FEU DOUX" !** »  
ALLOCIÉ (FILM LE MIEUX NOTÉ DE LA SEMAINE) 3.7 ★★★★★

« **POIGNANT ET SUBTIL** »  
LA CROIX ★★★★★

« **UN DES PLUS BEAUX FILMS DE L'ÉTÉ** »  
LES ÉCHOS ★★★★★

« **UN GESTE DE CINÉMA RARE, AIMANT, PRESQUE RÉPARATEUR.** »  
LE PROGRÈS

« **UNE ODYSSEE INTIME**  
ET **POIGNANTE** »  
TÉLÉ 2 SEMAINES ★★★★★

« **UN RÉCIT LUMINEUX, PLEIN**  
D'**EMPATHIE ET D'ESPOIR** »  
VANITY FAIR

« **RAREMENT LA PRÉPARATION D'UN REPAS DANS UNE CUISINE COLLECTIVE**  
OU UN SLOW ENTRE MÈRE ET FILS AURONT ÉTÉ AUSSI **ÉMOUVANTS.** »  
LES CAHIERS DU CINÉMA ★★★★★

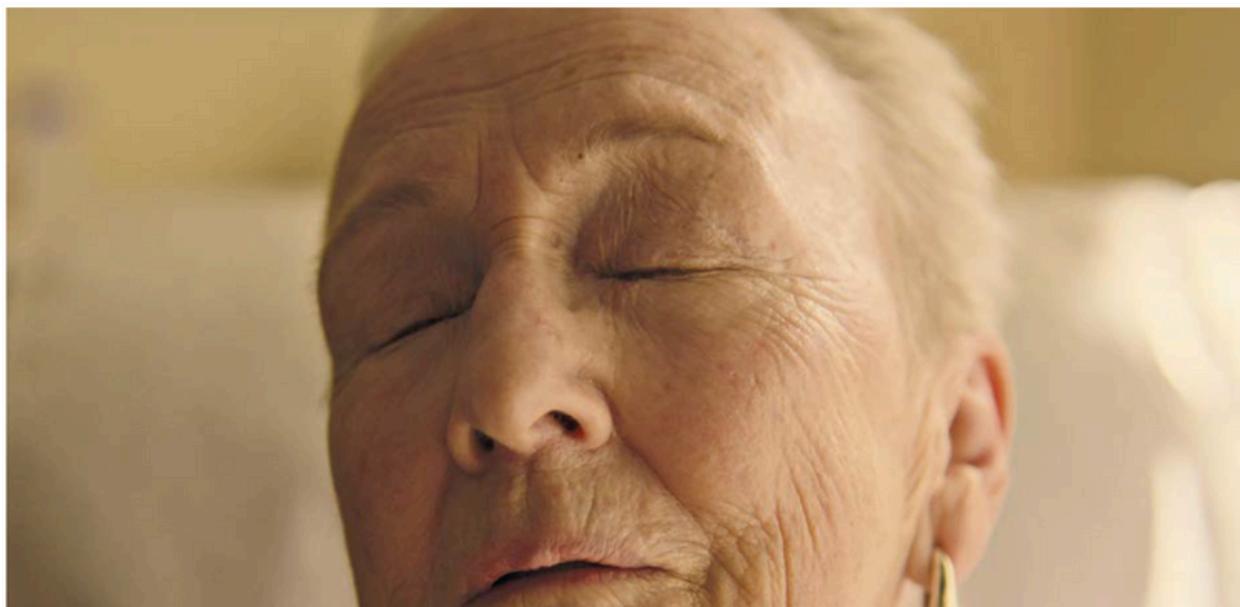
« UN RÉCIT D'APPRENTISSAGE  
**DOUX ET LUMINEUX** »  
TROIS COULEURS

« **UNE MERVEILLE DE DÉLICATESSE** »  
MARIANNE ★★★★★

« **POIGNANT ET D'UNE**  
**DOUCEUR APAISANTE** »  
SANTÉ MAGAZINE

« **A FEU DOUX RÉINVENTE LE**  
**COMING-OF-AGE, UN FILM PUISSANT** »  
VOCABLE

« UN FILM **EN LUTTE CONTRE L'ÂGISME.** ÊTRE VIEILLE, C'EST AUSSI, ET SURTOUT,  
ÊTRE **TOUTES LES FEMMES DE NOTRE VIE EN MÊME TEMPS.** »  
CINÉMATEASER ★★★★★



En Ruth (Kathleen Chalfant, fascinante) tout se mélange : le réel et les réminiscences du passé.

## À feu doux

Sarah Friedland

Une octogénaire américaine bascule dans l'Alzheimer. C'est de son point de vue que ce lent glissement est raconté, sans pathos, avec humanité.

 Elle a choisi ses vêtements avec soin et préparé son fameux « sandwich signature ». Dans sa vaste maison pleine de souvenirs, la vieille dame se réjouit de recevoir un invité pour le déjeuner. Steve lui plaît. D'ailleurs, la voilà qui flirte et pose une main sur le genou du quinquagénaire, gêné. Tout à son désir, Ruth (Kathleen Chalfant) n'oublie pas seulement qu'elle a l'âge d'être la mère du visiteur : elle oublie qu'elle est sa mère, et cet embarras en mode mineur, à la fois frontal et dédramatisé, fournit la troublante entrée en matière d'*À feu doux*. Un film qui explore Alzheimer à pas feutrés, avec émotion mais loin du mélo à la *N'oublie jamais* (Nick Cassavetes, 2004), avec empathie mais sans chavirer dans les ténèbres façon *The Father* (Florian Zeller, 2021).

Dans la bio de l'Américaine Sarah Friedland, autrice de ce premier long

métrage trois fois primé l'an passé à la Mostra de Venise (section Orizzonti), on lit sans s'étonner qu'elle fut, à ses débuts, l'assistante de Kelly Reichardt (*Certaines femmes, Showing Up*). Elle a aussi secondé des artistes atteints de démence et animé des ateliers pour personnes âgées, autant d'expériences qui nourrissent son regard aimant sur la vieillesse. Elle saisit Ruth à un moment de bascule, quand, ne pouvant plus vivre seule, l'octogénaire se retrouve placée dans une institution – de luxe, en l'occurrence, un genre de « *country club gériatrique* », dixit le toubib, où le personnel, majoritairement noir, bichonne des patients majoritairement blancs.

Fort d'un parti pris quasi documentaire, *À feu doux* suit l'acclimatation de son héroïne à son nouveau chez-elle, en accordant une grande attention aux visites médicales, aux

soins, aux repas pris dans la salle commune, aux nuits d'insomnie dans la chambre inconnue. Rien de très spectaculaire, si ce n'est que le film épouse le point de vue changeant d'une femme en qui resurgissent, tour à tour, l'ex-cuisinière autoritaire, la séductrice minaudante, la petite fille refusant de sortir de la piscine (« *Pas tout de suite, maman* », murmure-t-elle à la soignante). Comédienne de théâtre aperçue dans mille séries télé (*The Affair, The Americans, House of Cards...*), Kathleen Chalfant lui prête son profil d'aigle déboussolé et la justesse de chacun de ses gestes – souvenir d'avoir reçu un coup au cœur en la voyant ravalier ses larmes d'un mouvement de tête. Le prix d'interprétation Orizzonti allait de soi.

► *Marie Sauvion*

| *Familiar Touch*, États-Unis (1h38)

| Scénario : S. Friedland. Avec Kathleen Chalfant, Carolyn Michelle Smith, Andy McQueen, H. Jon Benjamin.

Sortie le 13 août.

### Sarah Friedland pose un regard plein d'humanité sur le grand âge

La réalisatrice suit avec délicatesse la nouvelle vie de Ruth, souffrant de troubles de la mémoire, dans une maison de retraite

#### À FEU DOUX

■■■■□

**A** nos aînés et aux personnes qui prennent soin d'eux. » La dédicace placée à la toute fin du générique d'*A feu doux*, de Sarah Friedland, éclaire sur l'ambition de ce premier long-métrage, présenté, en 2024, à la Mostra de Venise, dans la sélection Orizzonti, et primé trois fois (dont celui du meilleur premier film) : apporter un regard différent sur le grand âge. La cinéaste américaine assimile d'ailleurs son film à un « *coming of old age* », comme pour souligner que les récits d'apprentissage ne devraient pas être réservés à la jeunesse. Sarah Friedland entend ainsi couper court à la seule représentation de la vieillesse sur le mode du lent déclin menant à une disparition certaine. *A feu doux* avance en suivant une logique beaucoup moins linéaire où l'éveil va de pair avec l'oubli.

Le film s'ouvre avec Ruth (Kathleen Chalfant), une femme âgée seule chez elle, se préparant minutieusement à un rendez-vous qu'on pourrait croire amoureux : choix de la tenue, décoration de la table, préparation du repas... Rien n'est laissé au hasard. Après quelques questions anodines échangées avec son mystérieux « *date* », elle hasarde : « *Voyez-vous quelqu'un de spécial en ce moment ?* » Ce à quoi l'homme, qui semble un peu plus jeune qu'elle, répond, surpris : « *Je dirais que ma femme est assez spéciale.* » Il faut encore attendre quelques minutes et un voyage en voiture que Ruth imagine être le début d'une escapade amoureuse pour comprendre qu'il s'agit en réalité de son fils, Steve (H. Jon Benjamin), qui l'emmène vivre dans une résidence adaptée aux personnes souffrant de troubles de la mémoire.

#### Entre l'absence et la présence

*A feu doux* suit dès lors l'adaptation dans ce nouveau lieu d'une femme qui vit à côté de la vérité (Ruth/« *Truth* »), remodelant sans cesse son environnement à ce qu'il n'est pas tout à fait. Obsédée par la cuisine, Ruth peut ainsi prendre le réfectoire pour un restaurant et les employés pour ses commis. Elle « joue » à la patiente pendant ses rendez-vous médicaux, dans un présent aussi mal-

léable que sa mémoire, où remontent en elle tous les âges, depuis son enfance à ses réflexions de femme mûre. *A feu doux* dévoile peu à peu la cruauté de cette perte de la mémoire, et surtout de la terrible prise de conscience, tout en en faisant aussi un terrain de jeu.

Le film doit beaucoup à la performance de Kathleen Chalfant, impressionnante pour incarner avec une très grande précision ce constant état de confusion, capable de fulgurance comme d'irré-médiables oublis. Le personnage est toujours pris en tenaille entre l'absence et la présence, dans une alternance de plans larges et de plans plus serrés, comme lors de cette séquence de consultation, où on aperçoit d'abord, au coin d'une porte, juste son corps, son visage caché derrière le mur, avant qu'il n'apparaisse frontalement filmé de très près.

D'une grande délicatesse, la mise en scène de Sarah Friedland observe son personnage avec beaucoup de douceur, prenant le temps de plans longs pour faire ressortir toute l'humanité de Ruth, souvent habillée de couleurs vives, le rouge notamment. La caméra s'attarde en détail sur son corps, son visage et sa peau ridée, et sur sa quête de sensations, que ce soit sa manière de prendre le soleil, de s'abandonner dans l'eau d'un bassin ou de serrer dans sa main différents légumes pour rester du côté de la vie. Le film est aussi émaillé de courtes séquences absurde-ment drôles qui saisissent à vif le quotidien de cette petite communauté haute en couleur.

Quelque chose circule constamment, comme dans les échanges entre Ruth et l'équipe soignante qui dépassent le strict cadre médical. A l'image du fils qui trouve une manière de se connecter à sa mère, une meilleure compréhension entre chacun s'installe au cœur du chaos pour toucher à quelque chose de plus profond. *A feu doux* dessine avant tout l'espace d'une humanité fêlée mais partagée, où il est essentiel de tous prendre un peu mieux soin les uns des autres. ■

BORIS BASTIDE

Film américain de Sarah Friedland. Avec Kathleen Chalfant, Carolyn Michelle Smith, H. Jon Benjamin, Andy McQueen (1 h 30).

# « À feu doux » : ne surtout pas battre en retraite

Françoise Dargent

Entre émotion et humour, Sarah Friedland filme la vie d'une octogénaire californienne qui découvre une maison médicalisée.

« **P**ardon mais vous avez une pince à chips sur la tête. » Dans quel restaurant Ruth a-t-elle mis les pieds ? Cette élégante octogénaire est perdue. Sa mémoire s'effiloche, elle ne reconnaît plus son fils mais cette femme, avec une pince à chips dans la chevelure, la perturbe. L'autre ne s'en soucie pas le moins du monde. Pas plus que le serveur qui pose devant Ruth une assiette d'œufs brouillés. « *Je n'ai jamais commandé ça, pourrais-je avoir la carte ?* »

Bienvenue à Bella Vista, une résidence pour retraités en Californie. Le lieu existe vraiment. Il s'appelle en réalité Villa Gardens et fut fondé en 1920 par la première femme proviseur des États-Unis. Elle voulait promouvoir des méthodes éducatives auprès des personnes âgées. C'est ici que la réalisatrice Sarah Friedland a tourné ce premier film avec des résidents et des comédiens professionnels.

Ruth est interprétée par Kathleen Chalfant, cheveux courts et chic intact. Elle est cette femme qui a décidé de venir finir sa vie dans ce « *country club du*



Kathleen Chalfant incarne Ruth, une octogénaire perdue, qui ne reconnaît plus son fils.

troisième âge ». Mais ça, on le comprend, c'était quand Ruth avait encore toute sa tête. Lorsque son fils Steve vient la chercher chez elle et l'emmène définitivement, elle est désorientée, son caractère farouche resurgit et une forme de fragilité s'installe. La réalité lui apparaît à travers le filtre d'un cerveau qui ne reconnecte plus les choses correctement.

Dans cet univers nébuleux, Ruth est traversée d'éclairs de colère, de lucidité aussi. Sa bonne éducation et son intelligence n'ont pas disparu. Elle a de l'humour. Elle rit en observant ses comparaisons s'agiter avec le masque de réalité virtuelle qu'on leur a proposé lors d'un atelier. La vie est drôle quand on a 87 ans. Elle a du caractère, refuse une

part de gâteau : « *Je ne veux pas perdre ma ligne pour l'anniversaire de quelques vieux schmocks* », dit-elle en souriant à cet homme sympathique venu lui rendre visite. Son fils.

Steve marche sur des œufs. Il est ce que nous sommes devant nos proches qui peu à peu perdent la tête. Tiraillé, maladroit, interdit. Son amour pour sa

mère se lit dans son regard triste lorsque cette dernière lui demande qui il est. Mais la réalisatrice s'attarde aussi sur le visage de Ruth qui s'illumine devant lui. Elle ne le reconnaît plus mais son corps dit le contraire. Et surtout Ruth n'a pas dit son dernier mot. Au médecin, elle récite la recette du bortsch jusqu'au trait de vinaigre à apporter en touche finale. Et on estime qu'elle perd la tête ? Elle va dans la cuisine et se met à préparer les petits-déjeuners. Elle résiste, elle vit à fond.

**Ruth est désorientée, son caractère farouche resurgit et une forme de fragilité s'installe. La réalité lui apparaît à travers le filtre d'un cerveau qui ne reconnecte plus les choses correctement**

Sarah Friedland filme avec une infinie délicatesse ce que la société appelle encore et toujours à tort un naufrage. Dans une scène, Ruth flotte dans la piscine, elle entend la voix de sa mère qui lui dit de sortir de l'eau, réminiscence d'une enfance qui n'a jamais été aussi proche dans cet état de vulnérabilité et de curiosité mêlées. C'est celui du grand âge que Sarah Friedland dépeint et documente tout à la fois sans jamais céder à l'angélisme ou au pathétique. Il s'agit de vivre. ■

« À feu doux »

Drame de Sarah Friedland

Avec Kathleen Chalfant, Katelyn Nacon, Caroleyn Michelle Smith, H. Jon Benjamin

Durée : 1h30

Notre avis : ●●●○

## « A feu doux » : un film drôle, délicat et profondément bouleversant sur la vieillesse

Critique Drame par Sarah Friedland, avec Kathleen Chalfant, Katelyn Nacon (Etats-Unis, 1h30). En salle le 14 août ★★★★★☆

A feu doux : se dit d'une cuisson lente, jamais précipitée, optimisant goûts et parfums. Devenue le titre de ce film bouleversant sur la vieillesse, la perte des repères et le début d'un nouveau chapitre (le dernier) dans une maison de retraite, cette formule culinaire évoque parfaitement le talent de la réalisatrice qui, pour son premier film, prend le temps et épouse celui de son héroïne, afin de raconter l'intimité d'une femme âgée, parfois perdue, que son fils choisit de placer en institut. Cette fiction en milieu médical jamais clinique grâce à la délicatesse et à la justesse de l'écriture et de la mise en scène cristallise les émotions et laisse percer un humour volontairement revendiqué. Cette solitude est sublimée par l'immense Kathleen Chalfant qui, comme son personnage, refuse l'accablement, préférant s'épanouir dans le solaire et la malice. Superbe.



À feu doux de Sarah Friedland

## Belle du senior

par Alice Leroy

Triplement récompensé à la dernière Mostra de Venise, le premier long métrage de Sarah Friedland aborde avec délicatesse la perte d'autonomie d'une femme âgée placée en institution. *À feu doux* évite tous les poncifs, la vieillesse n'y est pas plus un naufrage que l'Ehpad un mouvoir. Malgré ses 80 ans bien tapés, Ruth a des lubies d'adolescente amoureuse et fugueuse. La séquence d'ouverture la présente en train de soigner la préparation d'un déjeuner (on apprendra plus tard que la cuisine était son métier) pour un homme qu'elle prend pour un amant avant de se rendre compte que sa mémoire lui joue des tours et que c'est son fils, venu la chercher pour l'emmener « en maison » comme on dit. Cette maison qui n'a plus rien du foyer intime où chaque objet a son histoire et où le désordre familial exprime la vie toute entière, tient plus du complexe hôtelier que de la clinique, et si les soignants n'y portaient pas des blouses, on oublierait presque qu'ils sont là pour travailler.

Friedland filme cet Ehpad de luxe comme un centre de loisirs pour vieux privilégiés. Tous les résidents sont blancs

tandis que le personnel est racisé, mais jamais la réalité sociale qui trame ce décor n'est mise au service d'une quelconque satire de la gestion des aînés ou d'un drame de leur vulnérabilité. Ce n'est ni le fait social, ni le déclin de la mémoire qui intéressent la réalisatrice, mais le vertige éprouvé par une femme qui voit son indépendance et son autonomie âprement conquises lui être retirées par ceux-là mêmes qui ne lui veulent que du bien. Dans le rôle principal, Kathleen Chalfant, tour à tour vindicative et espiègle, toute en colère et désir entremêlés, refuse de n'être que « l'une de ces vieilles femmes qu'il faut surveiller constamment ». Elle n'aura de cesse de reconquérir une place dans ce nouvel environnement, en se rendant utile à la communauté au lieu de se contenter d'être prise en charge par les autres.

Ce désir de n'être pas résumée à sa condition et à son âge rencontre directement le souci de la mise en scène documentaire de Friedland, qui a travaillé plusieurs années comme aide-soignante auprès de personnes âgées. Après avoir réalisé avec certaines d'entre elles un court métrage en 2017, *Home Exercises*,

qui filmait leurs routines chorégraphiées pour la caméra, la cinéaste a naturellement décidé de tourner son premier long dans une institution – tous les personnages, en dehors des rôles principaux, en sont les véritables résidents et soignants. Sa mise en scène y gagne en nuance et en subtilité, ne reculant ni devant la cruauté de certains gestes (après le départ de Ruth, sa petite-fille s'approprie son manteau en parlant d'elle au passé, comme si elle était déjà morte), ni devant les sentiments. *Familiar Touch*, titre original du film, s'attache ainsi aux gestes quotidiens de soin, de travail ou d'amour qui élaborent un langage parallèle à celui du verbe, reliant plus immédiatement le corps à la mémoire profonde, et les êtres entre eux, par-delà leurs différences d'âge ou de statut. Rarement la préparation d'un repas dans une cuisine collective ou un slow entre mère et fils auront été aussi émouvants. ■

CINÉMA

LE REFUS DU NAUFRAGE ★★★★★

ARIZONA FILMS



Un homme installe sa mère octogénaire, qui souffre d'un Alzheimer, dans un Ehpad de luxe: le seul énoncé de l'argument d'*À feu doux*, le film de la cinéaste américaine Sarah Friedland, pourrait faire fuir tant la situation a été maintes fois traitée au cinéma et ailleurs. Mais on aurait tort de s'arrêter là, et le jury de la dernière Mostra de Venise ne s'y est pas trompé, lui qui a décerné pas moins de trois récompenses à ce film. En fondant a contrario les quinze premières minutes de son film sur un savoureux quiproquo, la cinéaste en fait un pur régal qui donne le *la* au reste de l'histoire. *À feu doux* évite alors tous les clichés et les poncifs de sa situation de départ. Dans le rôle de

cette femme, tour à tour en colère et malicieuse, Kathleen Chalfant excelle à rendre compte du refus qui l'anime sans cesse: elle ne veut pas être « *une de ces vieilles femmes qu'il faut surveiller constamment* ». Loin de toute mièvrerie, le film détaille avec humour ce portrait d'une femme qui ne veut rien lâcher. Forte de son expérience d'aide-soignante auprès de personnes âgées durant plusieurs années, la réalisatrice reste au plus près du réel et fait naître une émotion naturelle, jamais artificielle. Et transforme, par exemple, la simple préparation d'un repas dans une cuisine de collectivité en un admirable moment de grâce hors du temps. ■

**AURÉLIEN CABROL**

---

*À feu doux*, de Sarah Friedland, avec Kathleen Chalfant, Katelyn Nacon, Carolyn Michelle Smith, Andy McQueen, H. Jon Benjamin. 1h30. Sortie mercredi.

## Cinéma

### «A feux doux» : une décente démence racontée par Sarah Friedland

Récit initiatique d'une dame âgée atteinte de troubles cognitifs, le premier film de la cinéaste américaine troque le pathos contre la douceur.



Ruth (Kathleen Chalfant) apporte tous les soins du monde à la confection de sandwiches, derniers instants d'autonomie et de déni avant l'arrivée à l'Ehpad. (Arizona distribution)

Les réflexes jeunistes de la critique ont la vie dure. Au cœur de l'été, une fiction sur l'itinéraire d'une vieille dame atteinte de démence, installée dans une résidence médicalisée où elle doit prendre ses marques du jour au lendemain, forcément, ça jette un froid. L'image, baignée de lumière veloutée, se veut consolante. Dans sa cuisine aux airs de petit paradis, Ruth (Kathleen Chalfant, en finesse) apporte tous les soins du monde à la confection de sandwiches, derniers instants d'autonomie et de déni avant l'arrivée à l'Ehpad. Plus tard, quand elle se laisse dériver à la surface d'une piscine, se croyant retournée en enfance, le film rayonne d'une égale douceur. Le standing est certes celui d'un établissement confortable, pour pensionnaires privilégiés. Façon récit initiatique, A feux doux donne à voir le déclin de la mémoire, la perte de la raison comme un état de flottaison ambigu, ni enviable, ni pitoyable : un cocon à l'intérieur duquel la réalité partagée par tout le monde est de moins en moins accessible à Ruth, mais où survit sa personnalité malgré tout. A feux doux est (étonnamment) le premier film d'une jeune réalisatrice de 33 ans, bien rangé, attentif, pas larmoyant. Où la possibilité d'une amitié d'égale à égale avec une infirmière, le défi de l'affirmation de soi par-delà la dégénérescence, interroge notre perception de la lucidité.

Dans sa tête, on est toujours chez soi.

## Les mille visages de Ruth

— Triplement récompensé à la dernière Mostra de Venise, ce premier film de l'Américaine Sarah Friedland nous fait pénétrer dans l'univers mental d'une octogénaire atteinte de démence et brosse le portrait, poignant et subtil, d'une femme à la mémoire diffractée.

**À feu doux ★★★**  
de Sarah Friedland  
Film américain, 1h30

Les films sur la maladie d'Alzheimer évoquent souvent « l'avant », lorsque la conscience de la personne qui en est atteinte est encore là. Depuis le diagnostic, et souvent le déni, jusqu'à la perte progressive des capacités cognitives et le désarroi éprouvé devant celle-ci. Rien de tout cela chez Sarah Friedland qui saisit Ruth, son héroïne, précisément au moment où elle a basculé dans une autre réalité et ne reconnaît déjà plus son fils, Steve, venu la chercher pour la conduire dans une résidence médicalisée.

Coquette, elle s'est soigneusement apprêtée et a préparé un en-cas sophistiqué – c'est une ancienne cuisinière – pour celui qu'elle prend pour son amoureux, persuadée de partir avec lui pour un voyage surprise. La scène, à la fois poignante et malaisante, témoigne de l'intention de la réalisatrice : nous faire pénétrer dans l'univers mental de l'octogénaire et dresser le por-



L'actrice Kathleen Chalfant déploie toutes les nuances de son personnage. Arizona Distribution

trait d'une femme qui se réapproprie une autre réalité.

Passé un court moment de désorientation, Ruth s'adapte à son nouvel environnement, un établissement chic des environs de New York. Et au gré des divagations de son esprit, redevient ce qu'elle a toujours été : lors d'un soin dans la piscine, la petite fille choyée qui refuse de sortir de l'eau à l'appel de sa maman ; la cheffe déboulant un matin en cuisine pour préparer d'une main de maître le petit déjeuner des pensionnaires ; la femme sophistiquée qui passe tous les matins sa penderie en revue avant de choisir sa tenue ;

ou l'amoureuse dont le cœur palpite lors de ses rendez-vous avec le médecin.

« J'avais envie de faire de Ruth un personnage à la fois sans âge et de tous les âges, et d'explorer toutes ses itérations possibles », souligne la réalisatrice, qui a construit son scénario sur son expérience personnelle d'aide-soignante auprès d'artistes atteints de démence et d'ateliers mis en place avec les résidents d'un établissement pour personnes âgées. Ancienne assistante de Kelly Reichardt, Sarah Friedland partage avec la cinéaste une attention aux moindres détails et une douceur dans le

rythme et la mise en scène. Loin du mélodrame, et bien qu'il nous fasse verser quelques larmes, son film dégage quelque chose de lumineux, d'apaisant, rendant un hommage appuyé aux personnels soignants qui tissent avec les personnes âgées dont ils s'occupent des liens émotionnels puissants. Il bénéficie surtout d'une interprète exceptionnelle en la personne de Kathleen Chalfant, actrice subtile qui déploie toutes les nuances de son personnage, tour à tour enfantine ou brutale, désarmée et désarmante lors de ses rares moments de lucidité.

Céline Rouden

**marie claire**

**À FEU DOUX**

UN FILM DE  
SARAH FRIEDLAND



## **ON SE RÉGALE AVEC À FEU DOUX**

Le film s'ouvre sur un « date » entre une femme âgée et un quinquagénaire. La femme est en réalité promise à l'Ephad, et l'homme qui l'accompagne est son fils. Atteinte de démence, Ruth déborde d'intelligence et de malice. Et elle a une libido. Un film merveilleux et rare sur la question du désir et du grand âge, qui bouscule les clichés sur le sujet. **E. B.**

De Sarah Friedland, avec Kathleen Chalfant, Katelyn Nacon... En salle le 13 août.

1/2

## « A feu doux » : bouleversante dernière danse

Dans son premier film, l'Américaine Sarah Friedland met en scène avec pudeur une octogénaire confrontée à sa dégénérescence. Un des plus beaux films de l'été.



On ne trouve vraiment rien à reprocher au premier long-métrage de la réalisatrice américaine Sarah Friedland. Rien sauf son titre français : « A feu doux », qui ne renseigne pas sur l'intérêt et la beauté de ce coup d'essai. Le titre original, « Familiar Touch », rend mieux compte de ses enjeux et de sa subtilité. Cette « touche familière » renvoie aux états d'âme et aux hésitations sensorielles de Ruth, élégante octogénaire dont l'existence bascule sans qu'elle s'en aperçoive tout à fait.

Les premières scènes, discrètement magistrales, témoignent à la fois de la vulnérabilité et de l'aveuglement de l'héroïne. Affairée en cuisine pour préparer un repas, Ruth peine à mener à bien son projet culinaire et semble souffrir d'amnésie.

## 2/2

Les soupçons se confirment une fois l'invité arrivé. Ce dernier, empêtré dans sa gêne, observe son hôte qui ne le reconnaît pas, a oublié son nom et tente de maladroites stratégies de séduction. Problème : l'invité est le fils de Ruth, évidemment désespéré de voir sa mère dans un tel état et écrasé par la culpabilité face à la tâche qu'il doit accomplir. Le but de sa visite est simple et tragique : extraire Ruth, désormais incapable de vivre en autonomie, de son nid et l'emmener dans une résidence médicalisée (de luxe) où l'on prendra soin d'elle avant l'inévitable extinction des feux. Sur place, l'héroïne, consciente par intermittences, s'aperçoit que son environnement a changé. Et que sa vie intérieure est en lambeaux.

### L'art de la délicatesse

Le grand âge et la dégénérescence préoccupent les cinéastes depuis de nombreuses années. Après, dans des registres très différents, Michael Haneke (« Amour »), Florian Zeller (« **The Father** ») ou Stéphane Brizé (« **Quelques jours de printemps** »), la débutante américaine Sarah Friedland évoque à son tour le douloureux sujet et signe un film tout en murmures, douceur anxieuse et délicatesse.

Ruth oublie parfois son statut de résidente et, dans les cuisines de l'Ehpad, se comporte comme une cuisinière en chef intransigeante face à un personnel éberlué et complice. Elle dialogue parfois avec (presque) toute sa raison avec un docteur ou une infirmière, témoins de l'implacable lucidité de cette femme et de sa redoutable intelligence.

Avec un art consommé de la suggestion, avec une mise en scène précise et pudique qui n'a jamais besoin de recourir à des effets démonstratifs, la cinéaste américaine met en scène une épopée intime en lieu clos qui témoigne à la fois du tumulte intérieur vécu par la vieille dame (incarnée par une comédienne admirable, Kathleen Chalfant, surtout connue pour ses prestations au théâtre) et de sa délicate acclimatation au nouveau « décor » de sa vie. Une des révélations de l'été.

1/2

**M "À feu doux", au cinéma : visite obligatoire à l'Ehpad**

Par Olivier De Bruyn



Dans un des plus beaux films de l'été, la débutante américaine Sarah Friedland met en scène une octogénaire qui perd la tête et est internée dans une résidence médicalisée. Une merveille de délicatesse.

C'est une des meilleures nouvelles de l'été artistiquement parlant : le cinéma américain indépendant, moribond ces dernières années, relève la tête et on doit ce sursaut à trois réalisatrices jusqu'alors inconnues. En juillet, dans deux films déjà évoqués ici même, Alessandra Lacorazza (*In the Summers*) et Eva Victor (*Sorry Baby*) ont prouvé que certaines jeunes femmes savaient bousculer les conventions. Une troisième venue, Sarah Friedland, confirme cette embellie avec *A feu doux*, film sensible dont le titre original (*Familiar Touch*) rend mieux compte des enjeux que le titre français, absurde et hors sujet.

Octogénaire aux cheveux courts et à l'élégance naturelle, Ruth s'affaire dans son luxueux domicile avant de recevoir un invité pour déjeuner. Quand ce dernier se pointe, il semble terriblement gêné par l'attitude de la vieille dame qui a oublié son nom et paraît miser sur un rendez-vous galant. Le spectateur lui, guidé par la cinéaste qui, sans une once d'instance, maîtrise l'art de l'ambiguïté et du malaise, pressent que « quelque chose » ne tourne pas rond dans ce rendez-vous.

2/2

## DÉRIVE SENSIBLE

Le pressentiment est bientôt confirmé. L'invité est le fils de Ruth et ils'apprête à emmener sa mère, dont les pertes de mémoire et de lucidité rendent impossible le maintien à domicile, dans une maison médicalisée. Sur place, la vieille dame, par intermittence, prend conscience de son état. Elle apprend à se conformer aux us et coutumes de ce lieu certes bien plus accueillant que d'autres (l'Ehpad en question n'accueille que des nantis et les patients y sont dorlotés), mais qui ressemble néanmoins inévitablement à un mouiroir. Un « aimable » mouiroir, certes, mais un mouiroir quand même.

Dès son premier film, Sarah Friedland prouve qu'elle n'a de leçons à recevoir de personne rayonnant délicatesse et pudeur. Sans une scène de trop, avec un refus têtu du pathos, la cinéaste met en scène Ruth (incarnée admirablement par une actrice surtout connue dans l'univers des séries et du théâtre : Kathleen Chalfant) dans ses aventures en (quasi) lieu clos.

Le regard tantôt vide comme une absente au monde, tantôt en éveil comme une femme à la fois désirante et mélancolique, l'héroïne, parfois, se souvient par bribes de ses jeunes années. Elle renoue avec son tempérament autoritaire d'antan quand elle s'incruste dans les cuisines de l'Ehpad et prend le pouvoir avec la douce bénédiction du personnel. Elle s'égare, au sens propre comme figuré, quand elle fugue involontairement et se retrouve, telle une gamine déboussolée, dans un supermarché et se perd dans les rayons. En à peine 1 h 30 de temps, avec un art consommé de la suggestion, Sarah Friedland accompagne son beau personnage dans sa dérive incertaine et sa dernière demeure.

Un des plus beaux films à découvrir cet été dans les salles.

## À feu doux de Sarah Friedland

# Nos vieux aimés

Il y a, dans la lumière d'une cuisine, dans le cliquetis discret des couverts qu'on aligne, dans les gestes mille fois répétés du quotidien, un chant doux de la mémoire. Et quand cette mémoire vacille, c'est tout un monde qui menace de s'effondrer.

L'actrice Kathleen Chalfant, 80 ans, incarne Ruth, une femme âgée, emportée par un brouillard intérieur. Cuisinière, elle continue d'éplucher, de découper, de dresser, comme si chaque mouvement pouvait encore faire tenir ensemble les pièces de son monde. Elle cuisine encore, mais ses repères se brouillent. Les automatismes trébuchent. Quand son fils pousse la porte, elle le prend pour un prétendant. Le quotidien s'effiloche, imperceptiblement. Et la porte de sa maison finit par se refermer sur sa vie d'avant, pour s'ouvrir sur sa dernière demeure, une maison de retraite.

Ici, pas de murs froids ni de traitement brutal : Sarah Friedland ne filme pas un naufrage,

mais une dérive douce, humaine, traversée de soins et d'attention. Ici, les aides-soignants parlent bas, touchent avec précaution, attendent, respectent. Et la cinéaste le montre. Avec une obsession tendre : les mains de Ruth. Ce sont elles, les premières à se souvenir. Elles racontent ce que la bouche tait, ce que la tête égare. Le corps et l'esprit finissent par flotter ensemble, dans une scène splendide à la piscine, où Ruth, portée par l'eau tiède, semble redevenir légère, libre, presque neuve. C'est un moment suspendu, comme le film lui-même : clair, paisible, hors du temps.

### Un espace de paix possible

Pas de grandes phrases, pas de mélodrame. Il y a peu de mots. Aucun pathos. Tout ici est dépouillé, retenu : le film avance à petits pas, à la cadence ralentie de ceux qui n'ont plus besoin de courir. *À Feu doux*, film-réconfort, est attentif aux détails, observateur de petits riens. Tout



**Les mains de Ruth (Kathleen Chalfant), les premières à se souvenir.**

Photo Arizona Distribution

est comme en suspens, et dans un espace de paix possible, loin de la maltraitance institutionnelle dont on accuse de nombreux établissements pour seniors. C'est peut-être une réalité édulcorée. Sans doute. Tant pis, on prend. Sara Friedland célèbre l'altérité, la délicatesse du soin, la beauté fragile des derniers instants. Et nous rappelle, sans jamais appuyer, que la fin de vie est aussi un espace d'amour. C'est un rien naïf. Tant pis, encore une fois, il est bon de croire. Un geste de cinéma rare, aimant, presque réparateur. Un film pour nos vieux aimés. Un film à feu doux.

● **Nathalie Chifflet**

| Durée : 1 h 30

1/2

**"J'aimerais que le public quitte la salle avec une vision différente" : cette pépite remarquée en festivals est une délicate réflexion sur la vieillesse**

## De quoi ça parle ?

Élégante octogénaire, Ruth Goldman reçoit un homme à déjeuner. Alors qu'elle pense poursuivre le rendez-vous galant vers une destination surprise, elle est menée à une résidence médicalisée.

Portée par un appétit de vivre insatiable et malgré sa mémoire capricieuse, Ruth s'y réapproprie son âge et ses désirs.

Le parcours du film A feu doux a commencé il y a presque un an à la prestigieuse Mostra de Venise, où il a glané par moins de 3 prix ! Depuis ce premier long métrage signé Sarah Friedland a été remarqué dans de nombreux festivals, dont tout récemment le Champs Elysées Film Festival. Il en est reparti avec le Prix du public.

A feu doux fait partie de ces pépites qui ne peuvent pas forcément miser sur un casting de célébrités mais ont bien d'autres atouts et dont le bouche à oreille pourrait assurer une belle trajectoire en salles.

## Tout est délicat et élégant dans ce film

Son plus ? Le soin évident apporté à sa fabrication, son écriture, sa mise en scène et son interprétation. Tout est délicat et élégant dans ce film, malgré son sujet pas facile !

Comment parler de la vieillesse et de la démence dans un foyer pour personnes âgées ? Le tout en rendant cette intrigue attractive et pas plombante ? Le ton du film y est pour beaucoup, entre deux rives. Il y a de l'humour mais jamais pour se moquer.

La réalisatrice explique : *"C'est ce qui me faisait le plus peur : je ne voulais pas d'un film où l'on rit des personnes âgées sur un mode mignon et infantilisant. Je tenais à provoquer le rire par l'absurdité plutôt que par un sentiment de pathétisme ou d'infantilisation. Rire avec un personnage sans rire de lui demande une subtilité que nous ont apporté les résidents, avec lesquels nous avons traversé tout un processus d'atelier. Ils m'ont dit eux-mêmes combien le rire était important dans leur quotidien, qu'ils riaient beaucoup ici, que l'absurdité était omniprésente. La majorité des personnages secondaires sont joués par de vrais résidents. Leur participation nous a permis de trouver cet équilibre."*

2/2

L'une des grandes forces du film est d'avoir inclus dans son dispositif, très en amont, des personnes résidants réellement dans le foyer où le film a été tourné. Ce qui donne un sentiment de véracité évident, et apporte une justesse de ton.

## Réfléchir au regard que l'on porte sur les personnes âgées

A feu doux permet de réfléchir au regard que l'on porte sur les personnes âgées et sur notre propre vieillesse inéluctable. L'autre sujet très présent est celui des aidants, des soignants, et leur importance primordiale.

*"J'aimerais que le public quitte la salle avec une vision différente du rôle d'aidant, qu'il prenne conscience de sa valeur et de la façon dont ces personnes nous accompagnent. Nous avons tous fait l'expérience d'être pris en charge à un moment de nos vies et il y a de fortes chances pour que la plupart d'entre nous deviennent aidants à leur tour.*

**"Nous avons trop tendance à considérer les personnes âgées comme des versions diminuées de nous-mêmes."**

*Je voudrais que le public sente ce lien qui rend nos vies possibles. J'espère aussi que certains sortiront de la salle plus liés à leur propre incarnation et avec ce que signifie vieillir. Nous avons trop tendance à considérer les personnes âgées comme des versions diminuées de nous-mêmes. J'aimerais que les plus jeunes se sentent liés à Ruth et reconnaissent quelque chose d'eux en elle, qu'ils voient la continuité de sa vie."*

Le personnage principal de Ruth est porté par l'épatante [Kathleen Chalfant](#). Elle est entourée de Carolyn Michelle, Andy McQueen et H. Jon Benjamin.

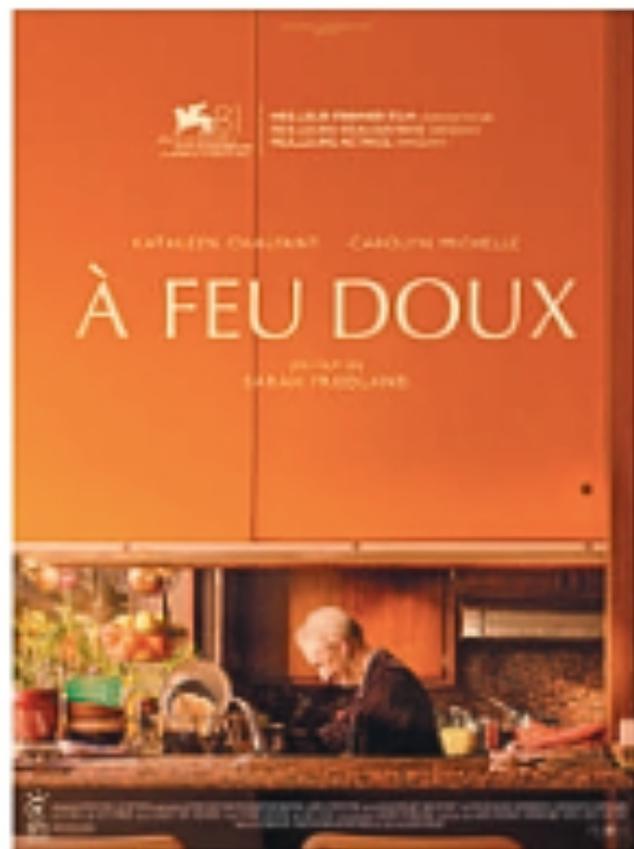
A feu doux, écrit et réalisé par Sarah Friedland, est actuellement au cinéma.

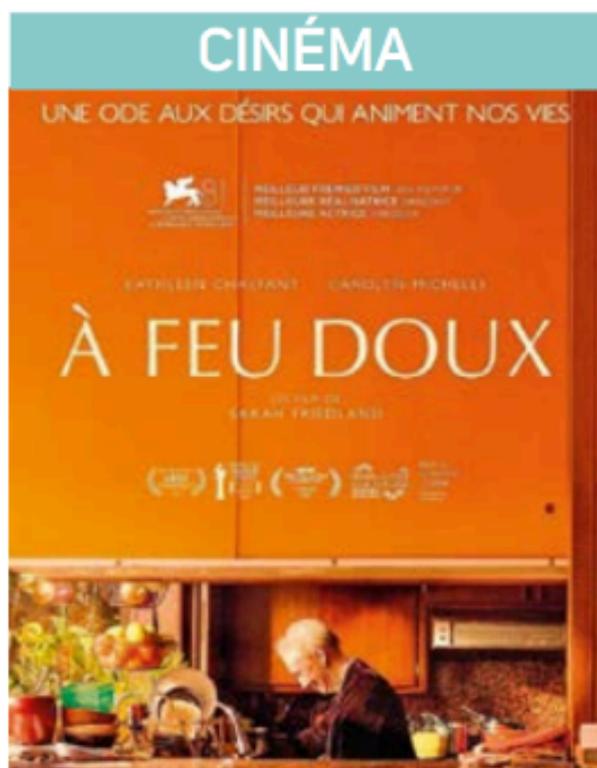
## CINÉMA

### A FEUX DOUX

*À feu doux* est un film bouleversant, d'une rare délicatesse, qui porte un regard profondément humain sur la vieillesse et le métier du soin. Sarah Friedland signe un premier long-métrage tout en douceur, fait de silences habités, de gestes infimes et de sensations (l'eau sur la peau, un rire, un repas partagé) qui redonnent sens et plaisir à la vie, même lorsqu'elle semble toucher à sa fin. En suivant Ruth, octogénaire atteinte de troubles de la mémoire et transférée en maison de retraite, le film explore le lent chemin de la réappropriation de soi, loin des clichés sur le déclin. Grâce à une mise en scène subtile, à une narration sensorielle et à l'implication de vrais résidents, *À feu doux* réinvente le *coming of age*. Un film puissant, récompensé à juste titre à la Mostra de Venise.

**Au cinéma le 13 août**





## À feu doux

♥♥♥ Adultes

et grands adolescents

Élégante octogénaire, Ruth reçoit un homme à déjeuner. Le repas terminé, il l’emmène en voiture. Pour une destination surprise, espère-t-elle. Or, il la conduit dans une résidence médicalisée.

Où, dorénavant, elle va séjourner. Malgré sa mémoire capricieuse, Ruth, portée par un insatiable appétit de vivre, s’y réapproprie ses désirs... La maladie dégénérative de Ruth n’est jamais nommée. L’essentiel est ailleurs, dans cette force de vie, dans la dignité de cette femme qui, malgré tout, veut jouer sa partition.

*À feu doux*, triplement primé à la Mostra de Venise – dont un prix pour l’étonnante Kathleen Chalfant – bouleverse, tout en parsemant d’humour et de légèreté ce sujet grave. Un être vieillit, change, mais son humanité nous fait vibrer. ■

**Mary de Montalembert**

### Drame

## À feu doux

■ De Sarah Friedland

Ruth, une octogénaire, reçoit la visite d'un homme charmant. C'est son fils, elle ne le reconnaît pas. Il lui

propose une sortie, une surprise, il la conduit en réalité dans une maison médicalisée. Ruth va peu à peu se familiariser avec les lieux. Un film loin des clichés habituels, qui ne pleure pas le déclin d'une personne âgée : il raconte au contraire une histoire d'acceptation, une forme de renaissance, en partie due à l'implication bienveillante du personnel soignant. Poignant et d'une douceur apaisante.

**Sortie le 13 août**

Avec Kathleen Chalfant, Katelyn Nacon, Carolyn Michelle Smith...



### Cinéma



### À FEU DOUX

Ruth est une vieille dame charmante. Son esprit logique fonctionne, elle a de l'humour, elle cuisine avec cœur... Mais sa mémoire s'en va, inexorablement, à un point qui peut la mettre en danger. Intégrer une institution, jadis choisie par elle, semble donc l'option de la sagesse. Sa nouvelle vie dans ce lieu forme la matière du film, que l'on aurait tort de croire déprimant. Au contraire ! Sans pour autant cacher les difficultés, Sarah Friedland montre surtout les petits éclats de beauté, de tendresse, de lumière, qui s'invitent encore autour d'une personne qui oublie. Une scène dans la cuisine, une fugue pour faire des courses, une danse avec son fils... Très touchant.

**En salles le 13 août. De Sarah Friedland, avec Kathleen Chalfant, Carolyn Michelle Smith, Katelyn Nacon, H. Jon Benjamin. 1 h 30.**

ÉCRANS

## Sarah Friedland, réalisatrice d'*A feu doux*: « Nous ne valorisons ni les personnes âgées, ni leurs soignants »

Avec son premier long-métrage de fiction *A feu doux*, Sarah Friedland met en scène une octogénaire, atteinte de la maladie d'Alzheimer, à son arrivée dans une résidence spécialisée. Un tendre récit d'apprentissage, récompensée à trois reprises à la Mostra de Venise 2024.

PAR NORINE RAJA



Les réalisateurs ressemblent-ils à leurs films ? À voir **Sarah Friedland** parler avec soin et délicatesse de son premier long-métrage de fiction *À feu doux*, le temps d'un entretien dans un café parisien, on serait tenté de répondre par l'affirmatif. À 33 ans, cette Américaine fait un premier pas dans le monde du cinéma avec un récit lumineux, plein d'empathie et d'espoir, sur une octogénaire atteinte de la maladie d'Alzheimer et internée dans une résidence spécialisée. Loin du pathos habituel, elle interroge : et si la réinvention n'était pas le seul apanage de la jeunesse ? Et si nous étions capables d'exister différemment au monde même sans l'intégralité de nos capacités cognitives ? La cinéaste, triplement primée à la **Mostra de Venise 2024**, se confie à l'occasion de la sortie de son film dans les salles françaises.

**Vanity Fair. C'est très inhabituel pour une jeune cinéaste de réaliser un premier long-métrage sur un sujet aussi sensible et lourd. Quel a été le point de départ de ce projet ?**

**Sarah Friedland.** L'idée m'a été inspirée, il y a plusieurs années, par ma grand-mère paternelle. Elle était éditrice de poésie, une intellectuelle, très ancrée dans le langage. Quand elle a été atteinte de démence, elle a arrêté de parler au bout de quelques années. Dans ce processus de deuil anticipé, ma famille et moi, nous nous comportons comme si elle n'était plus là. Pourtant, elle était encore incroyablement expressive. Quand je lui rendais visite dans la résidence-services où elle a passé les deux dernières années de sa vie, elle était capable de taper des mains en rythme, de bouger pour me toucher. C'était sa manière de s'exprimer. Une décennie plus tard, après avoir fait tous les jobs imaginables dans le milieu du cinéma à **New York**, j'ai commencé à travailler à mi-temps en tant que soignante pour des artistes souffrant de troubles de la mémoire. Cela a complètement changé ma perspective sur la vieillesse, ainsi que sur les immenses qualités nécessaires pour être soignant. J'ai aussi remarqué que mes clients, tous dans les 80-90 ans, s'identifiaient à moi malgré mon âge. Parfois, ils me considéraient comme leur meilleure amie, parfois leur assistante, parfois une infirmière. Cela a aussi changé mon regard sur les personnes âgées, je ne les voyais plus comme « les autres », mais comme des versions plus adultes de nous-mêmes. J'avais déjà écrit une première version d'*A feu doux* à l'époque, mais cette expérience a vraiment façonné le scénario.

**Quelle est la première scène qui vous est venue à l'esprit pendant l'écriture ?**

Ruth qui se prépare pour ce qu'elle imagine être un rendez-vous amoureux. Elle cherche sa tenue dans le dressing, bouge les cintres, s'habille pour la dernière fois dans cette chambre qu'elle a occupée pendant des décennies, sans savoir qu'elle n'y retournera plus. Dans la première version, écrite quand j'étais à l'université, j'imaginai surtout ses mouvements, ses derniers moments chez elle et les premiers dans la maison de retraite. Je n'ai développé le personnage et sa relation avec les autres que par la suite. J'ai essayé de comprendre son comportement par rapport au monde qui l'entoure, à ses sensations. Il y a aussi cette scène de danse avec son fils, à la fin, qui m'est venue assez tôt. J'avais envie de jouer avec certains codes des récits d'apprentissage, ici avec un clin d'oeil aux scènes de bal de promo dans les *teen movies*.

## **Dans le film, la mémoire de Ruth vacille entre le passé et le présent. Comment cela se traduit-il visuellement ?**

Quand on voit des personnages plus âgés à l'écran, victimes de troubles de la mémoire, le film est souvent centré sur leur déclin. Le récit de la tragédie transcende celui de la personne qui reste. Pour moi, ces histoires épousent surtout le point de vue des proches, et non des malades souffrant de démence. Quand j'étais soignante, mes clients étaient au contraire attachés à la vie. Ils pouvaient être pleins de joie, de poésie, dans la confusion totale. Mais ils étaient comme une nouvelle version d'eux-mêmes. Les gens sont bien plus que leur cognition. Pour retranscrire cela, j'ai travaillé en étroite collaboration avec notre directeur de la photographie, **Gabe Elder**, et notre conceptrice de production, **Stephanie Osin Cohen**, pour essayer de trouver un langage qui enracine le point de vue de Ruth dans sa sensation. Ainsi, toute la production, du son à la photographie, s'est construite sur l'idée que spectateur découvre comment Ruth vit à travers son expérience du monde. Nous voulions que la caméra soit placée presque à la place de l'aidant : assez proche pour percevoir des changements subtils dans son expression, son langage corporel et son comportement pour comprendre ses besoins. En même temps, suffisamment éloignée pour que la personne ait tout de même une impression d'indépendance et d'autonomie physique. Nous avons donc imaginé que la caméra jouait avec cette distance, mais que la plupart des plans étaient fixes pour que les changements les plus subtils dans le visage, le corps et la posture de Kathy soient visibles. Il s'agissait en quelque sorte de la préparer, comme une danseuse, à entrer dans ces cadres.

## **Votre film porte un regard plein d'empathie sur une population âgée, souvent ignorée au cinéma comme dans la vie...**

Pour moi, c'est un film contre l'âgisme, qui se manifeste de multiples manières. Cette idée que les personnes âgées n'ont plus de valeur car ils ne sont plus productifs et sur le marché du travail. Qu'ils se vident en quelque sorte de leur valeur, de leur talent, ce qui est tellement condescendant. Je voulais donc montrer qu'il y a encore de la vie chez Ruth et qu'elle a tant à apporter notamment à travers sa passion pour la cuisine. L'autre élément anti-âgisme, c'était de parler de sa sexualité. Quand c'est évoqué au cinéma, c'est généralement sous la forme d'une plaisanterie, d'un regard infantilisant. Or nous éprouvons tous du désir, de la naissance à la mort. Et dernier point, nous ne valorisons ni les personnes âgées, ni leurs soignants. C'est l'un des emplois les plus mal compris et les plus mal rémunérés aux Etats-Unis. C'est bien sûr lié au sexisme et au racisme, car ce sont des emplois occupés majoritairement par des femmes et des femmes racisées. En raison de la xénophobie et du racisme qui règnent dans le pays, cette partie de la main-d'œuvre est profondément méprisée.

**Les personnes âgées sont isolées de la société, parce que leur besoin de soins est perçu comme un échec.**

**D'autant plus dans une société individualiste et capitaliste comme la société américaine...**

Absolument. On valorise tellement l'idée d'être indépendant et dès qu'on a besoin de quelqu'un d'autre, on devient un fardeau. Le soin n'est pas réservé seulement aux bébés, aux enfants, aux personnes âgées et aux personnes handicapées. En réalité, nous sommes tous interdépendants. Nous donnons et recevons des soins à tous les stades de notre vie, même si nous n'en sommes pas conscients. Les personnes âgées sont isolées de la société, parce que leur besoin de soins est perçu comme un échec.

**Poetry de Lee Chang-Dong est l'une de vos inspirations. De quelle manière ce film vous a-t-il influencé ?**

Je l'ai vu pour la première fois il y a de nombreuses années, sans doute à la suite d'une rétrospective de ses films organisée au MoMA (Musée d'art moderne) à New York. Je cherchais des exemples des longs-métrages centrés sur des personnes âgées, mais qui n'étaient pas du point de vue d'adultes plus jeunes. Ce film est fermement ancré dans l'expérience de son héroïne. L'attention qu'elle porte à son corps, son sens de la poésie et de l'esthétique. C'était le premier film de ce type que je voyais.

**Lors du tournage, vous avez collaboré avec le personnel et les résidents de Villa Gardens. Pour quelle raison ?**

**Kathleen Chalfant** [actrice principale du film, *ndlr*] dirait que cela nous a permis d'être plus « honnêtes ». À Villa Gardens, nous avons intégré l'apprentissage au tournage, en réalisant des ateliers pour chaque poste (photographie, comédie, réalisation, production design, etc). C'était émouvant de voir tout le monde s'épanouir. Une ancienne travailleuse sociale, par exemple, s'est découverte une passion pour la décoration de plateau. Elle a collecté des œuvres d'art des résidents pour habiller les décors. Beaucoup d'activités artistiques proposées en milieu de soins sont souvent infantilisantes, contrairement au cinéma, un langage que les aînés maîtrisent intuitivement après des décennies à regarder des films.

1/4

## À FEU DOUX : entretien avec Sarah Friedland

12/08/2025 - Par Perrine Quennesson

Dans son premier film, récompensé notamment du Lion du Futur à Venise en 2024, *l'Américaine* raconte l'entrée d'une octogénaire en EHPAD. Rencontre.

Chorégraphe, réalisatrice de films expérimentaux, aidante pour des artistes atteints de démence, Sarah Friedland, la trentaine, a déjà mille vies derrière elle. Pour son premier long-métrage, *À FEU DOUX*, elle les convoque toutes pour faire le portrait émouvant, mais jamais tire-larmes, d'une octogénaire qui perd la mémoire au moment de son entrée en maison de soins. Un film en lutte contre l'âgisme et qui montre qu'être vieille, c'est aussi, et surtout, être toutes les femmes de notre vie en même temps.

**Dix ans, c'est le temps qu'il vous a fallu pour écrire, produire et réaliser À FEU DOUX. Quelle a été la première image qui vous est venue à l'esprit quand vous l'avez imaginé ?**

**Sarah Friedland :** La première image, c'était vraiment ce personnage de femme se déplaçant dans sa maison pour la dernière fois. Je ne me souviens plus exactement quelle partie j'ai écrite en premier, car c'était il y a longtemps, mais je me rappelle avoir écrit une scène où elle pensait se préparer pour un rendez-vous, elle s'habillait, cuisinait, des activités très banales chez elle. Et je l'ai écrite en ayant en tête qu'elle ne saurait pas que c'était son dernier matin dans cette maison.

**Pourriez-vous décrire le processus d'écriture de ce « coming of old age » ?**

En bien des points, j'ai appris à écrire un scénario en révisant ce script encore et encore. Avant ça, je n'avais fait que des films de danse expérimentaux et des installations vidéo. *À FEU DOUX* était ma première tentative de travail narratif – même s'il y a de la narration dans mes films de danse, ils sont principalement non scénarisés. Le processus a commencé par le mouvement. Je considère l'écriture de scénarios comme une sorte d'enchaînement de mouvements. Même si j'écrivais dans un format traditionnel, la première ébauche, il y a des années, était simplement d'imaginer les routines de Ruth. Routine qu'elle exécutait pour la dernière fois dans cette maison qu'elle avait toujours connue, et pour la première fois, dans cet EHPAD qu'elle découvre. Il me fallait cartographier les différences dans sa façon de se déplacer, comment ses routines changent alors qu'elle n'a plus une totale indépendance, et ce que l'introduction de l'aide signifie dans sa vie. C'était la première ébauche. L'idée du « coming of old age » m'est venue en deux temps. Le premier, c'est quand j'ai travaillé comme aide-soignante en 2017 pour des artistes et créatifs new-yorkais atteints de démence. J'ai remarqué que mes patients ne me voyaient pas nécessairement comme plus jeune qu'eux ; ils s'identifiaient à moi, même si j'avais la vingtaine. Il y avait un côté jeu de rôle : j'étais leur amie, leur petite amie, leur assistante. Il y avait une fluidité dans la façon dont ils s'identifiaient en termes d'âge ; ils ne se voyaient pas comme des personnes âgées figées. Et l'effet réciproque fascinant, c'est que j'ai commencé à m'identifier à eux et j'ai réalisé que notre âgisme vient du fait que l'on pense que les personnes âgées sont « autres », alors qu'elles sont simplement nous dans quelques années. Leur humanité n'est pas différente de la nôtre. Autour de la même période, j'ai lu un livre de Lynne Segal, une merveilleuse universitaire britannique, intitulé « Out of Time : The Pleasures and Perils of Aging ». Elle y parle de l'idée de « vertige temporel » : les personnes âgées peuvent expérimenter tous les « soi » qu'elles ont été, ce qui les rend de tous les âges et d'aucun âge à la fois. Ça m'a fait réaliser que nous pouvons tous accéder à ça, que nous ayons 80 ou 20 ans. Nous portons en nous tous les « soi » que nous avons été. Ça a été la première indication pour moi que je n'allais pas écrire un script sur une vieille dame fixe, comme la plupart des personnages âgés. Ruth allait accéder à tous les « soi » qu'elle avait été. Ensuite, le « coming of old age » est arrivé parce que j'ai réalisé que la plupart des récits au cinéma autour des personnes âgées, surtout celles ayant une perte de mémoire, tournent autour de la tragédie du déclin, de la perte de soi, ou même de l'horreur psychologique. Quand on utilise ce type de récit pour parler de jeunes personnes, on parle de transition, de devenir une version différente de soi-même. Il y a une perte d'innocence, de jeunesse, mais on ne dit jamais qu'ils se sont « perdus ». J'ai donc pensé que je pouvais, en tant que jeune personne, « emprunter » ce genre pour montrer Ruth traversant cette transition, avec des pertes, bien sûr, mais sans en faire une tragédie. J'ai utilisé ce genre pour trouver une façon différente d'aborder ce moment de la vie d'une femme, avec moins de gravité.

2/4

« Quand j'ai réalisé que j'écrivais un 'coming of age' j'ai commencé à m'amuser avec les codes du genre. »

**Quand on a un personnage plus jeune, le « coming of age » est aussi un processus d'apprentissage. Il semble que Ruth, elle aussi apprend : à être plus âgée, à aborder cette nouvelle partie de sa vie...**

Absolument ! C'est une partie cruciale du genre. Et elle apprend non seulement à être dans cette partie de sa vie, mais aussi à accepter l'aide. Elle est tellement indépendante ! Nous vivons dans une société qui voit l'aide comme une dépendance plutôt que comme une interdépendance. Il y a un processus d'apprentissage pour recevoir cette aide sans y voir un échec ou un fardeau. Quand j'ai réalisé que j'écrivais un « coming of age » j'ai commencé à m'amuser avec les codes du genre. Par exemple, la scène où elle danse avec son fils, j'y voyais une sorte de scène du bal de promo.

**Vous vous amusez aussi de la représentation des personnes âgées. Ruth n'est pas du tout la petite vieille que l'on imagine. Elle est loin d'être éteinte ! Dans la première scène, où elle se prépare pour ce rendez-vous : pour elle, c'est un rendez-vous galant, elle est prête à séduire. Elle n'est pas « à la retraite » de la séduction !**

Il y a deux versions du stéréotype de la femme âgée au cinéma. L'une est la douce petite vieille, celle qui a « pris sa retraite » de la vitalité. Elle n'a ni sexualité, ni ambition. Elle est docile et infantilisée, et n'apparaît parfois que pour partager son amour maternel avec un personnage plus jeune. L'autre version, c'est ce que je décrirais comme « les vieux disent les choses les plus drôles » : elle est fabuleuse, n'a aucun problème de mobilité, aucune déficience cognitive, son corps n'a pas été touché par l'âge, et elle vit une vie incroyable. C'est un peu la version qu'on voit dans des films comme LE BOOK CLUB. Dans ce cas, sa sexualité est souvent matière à plaisanterie, comme si c'était hilarant qu'elle reste sexuelle. Je trouve ces deux extrêmes vraiment problématiques. Je crois que ces stéréotypes viennent de l'idée que dès que les gens quittent le marché du travail et ne sont plus « productifs » comme on l'attend dans le capitalisme, on les considère comme n'ayant plus de valeur. Et avec les femmes en particulier, une fois qu'elles ne sont plus activement des mères, on ne sait plus quoi en faire dans nos récits. Elles tombent alors dans ces stéréotypes. Ce que j'ai vu, c'est que mes patientes et mes grand-mères étaient pleines d'ambition, de désirs et de rêves jusqu'à la fin. Et la sexualité est une part si importante de l'identité d'une personne, elle ne disparaît pas. Tout simplement parce que nous vivons jusqu'à ce que nous ne vivions plus, n'est-ce pas ?

**Vous mentionnez vos grand-mères. Vous vous êtes inspirée d'elles pour créer Ruth ?**

L'inspiration originale était ma grand-mère paternelle. C'était une éditrice de poésie, vive, féroce, personne ne l'aurait décrite comme chaleureuse. Elle n'avait absolument rien de « mignon », à part le fait qu'elle était très menue. Elle était dominante et intimidante jusqu'à la fin. C'était une intellectuelle dont le sens de soi était profondément enraciné dans son expression linguistique. Elle était si fière de sa maîtrise du langage ! Je n'oublierai jamais cet énorme dictionnaire qu'elle avait sur un pupitre chez elle. Chaque fois que quelqu'un avait une question sur un mot ou n'était pas sûr de la signification de quelque chose, elle vous envoyait le chercher dans le dictionnaire. Elle était incroyablement précise avec le langage. Quand elle est devenue non-verbale à cause de sa démence, ma famille, dans son chagrin, a commencé à la pleurer comme si elle n'était plus là. Pourtant, elle était bien là, mais son expression était devenue entièrement physique et corporelle. Cet écart entre la personne que nous pleurons et la personne qui persistait m'a vraiment hantée pendant de nombreuses années. C'était l'inspiration initiale. Et aussi de voir l'écart entre son comportement et nos idées préconçues sur les femmes âgées. Cependant, la Ruth que l'on voit à l'écran ne ressemble plus tellement à ma grand-mère. Au fil des années d'écriture, elle a pris des teintes de différents clients dont j'ai pris soin. Et bien sûr, la performance de Kathleen Chalfant est ce qui lui donne vraiment vie. Elle lui a apporté énormément de texture et de nuances. J'avais aussi à l'esprit une certaine génération de féministes et d'artistes qui ont ouvert la voie à notre génération. Pour elles, l'indépendance, la liberté et la création d'une vie qui leur était propre n'étaient pas acquises. J'essayais d'imaginer ce que ce serait pour ces femmes créatives d'expérimenter les soins et de voir leur indépendance changer à cause du besoin d'aide. J'ai d'ailleurs eu le privilège de prendre soin d'une artiste extraordinaire qui faisait partie de ce milieu d'artistes féministes des années 60, dans ce mouvement contre-culturel. Ruth est un peu la somme de toutes ces femmes.

3/4

« Une fois que les femmes ne sont plus activement des mères, on ne sait plus quoi en faire dans nos récits. »

**Ce qui est intéressant d'ailleurs dans le film, c'est que Ruth ne se définit pas tant par sa maternité que par son métier, celui de cuisinière...**

C'était sa profession, sa passion. Et je pense que c'est ce qui persiste. J'imaginai que peut-être, à un certain moment de sa jeunesse, elle ne voulait pas d'une famille nucléaire domestique et, pour une raison quelconque, ça a changé plus tard. Dans le film, elle revient à cette version d'elle-même qui avait choisi de ne pas le faire. Je suis arrivée à la cuisine parce que je savais que ce serait une femme créative, artistique, et j'ai exploré différentes versions de ça. À un moment donné, j'ai pensé qu'elle pourrait être écrivaine, mais je voulais que la créativité de Ruth s'exprime à travers tous ses sens. En particulier parce que j'essayais de trouver un langage pour que sa perspective ressorte, non pas à travers sa cognition, mais à travers son expérience sensorielle et corporelle. Parce que je pense que cette narration de la tragédie du déclin dont nous parlons vient du fait de voir quelqu'un principalement comme son soi cognitif. Et je pense que nous sommes tous bien plus que notre cognition. Nous donnons un sens à nous-mêmes et au monde qui nous entoure à travers nos sens. Je voulais donc trouver une forme pour son art qui ferait appel à tous les sens. Et bien sûr, la cuisine, c'est gestuel, c'est tactile, c'est visuel, c'est olfactif, c'est tout cela. Mais en plus, il me semblait que si son personnage allait jouer avec ces stéréotypes maternels, la nourriture serait assez intéressante. Bien sûr, la cuisine est perçue comme un travail domestique, un travail de femmes, mais professionnellement, c'est un secteur dominé par les hommes. J'ai eu la chance d'échanger avec Mollie Katzen, une auteure américaine de livres de cuisine très appréciée et renommée. Elle a grandi à un moment où les femmes chefs commençaient à percer dans la scène culinaire américaine au début des années 70. Nous avons eu de longues conversations sur la relation entre le féminisme et la cuisine. Et puis, bien sûr, j'avais Julia Child et d'autres références en tête, c'était amusant de leur rendre hommage.

**Le film a été tourné dans une véritable maison de retraite et vous avez travaillé avec les personnes qui y vivent et le personnel. Comment s'est déroulée cette collaboration ?**

Oui, on a tourné dans ce lieu qui s'appelle Villa Gardens, qui est ce qu'on appelle une « Continuing Care Retirement Community » (résidence de services avec soins continus, ndlr) aux États-Unis. Cela désigne tout établissement où il y a différents niveaux de soins, allant de l'autonomie à l'assistance. Après avoir travaillé comme aide-soignante, j'ai commencé à enseigner le cinéma aux personnes âgées. Il m'est apparu que si nous allions faire ce film anti-âgisme, qui voit les personnes âgées comme ayant toujours du talent, de l'ambition et des compétences, même lorsqu'elles reçoivent des soins, nous devions le faire avec une méthodologie qui corresponde à cette politique. J'ai alors cherché un établissement de soins qui répondait à plusieurs exigences. D'abord, je voulais raconter une histoire claire sur l'identité de classe de Ruth, l'imaginant issue d'un milieu ouvrier, puis traversant un changement et une ascension sociale. Elle entre dans cet établissement très haut de gamme et se dit : « Qui sont tous ces riches ? » Je pense qu'elle s'identifie à la version plus jeune d'elle-même et est plus attirée par les aides-soignants que par les autres pensionnaires en raison de cette identité de classe. Ensuite, je cherchais un endroit qui avait les ressources nécessaires pour prendre soin des résidents et du personnel pendant que nous étions là, car nous avions une production à micro-budget. Mais le plus important, c'est que nous cherchions un endroit avec une culture d'apprentissage tout au long de la vie. La plupart des établissements de soins ne veulent pas d'une équipe de tournage qui vient faire une résidence d'artiste expérimentale et un échange pédagogique. J'ai donc cherché longtemps le bon endroit. Villa Gardens a une histoire fascinante. C'est un établissement assez particulier. Il a été fondé il y a environ 100 ans par un groupe d'enseignantes célibataires qui ont mis leurs fonds en commun pour créer leur propre collectif de soins. Il a donc cette origine féministe et attire encore aujourd'hui de nombreux enseignants à la retraite. Il y a un esprit d'apprentissage qui a rendu cela possible. Le premier pas a été que les résidents ont donné le feu vert au film, pas les financiers ou une société de production. Leur directeur m'a dit : « J'adore ce que vous faites, vous m'avez convaincu, mais nous ne le ferons que si les résidents le veulent, car c'est leur maison. » J'ai donc présenté le film à une réunion de résidents, avec 100 à 150 personnes, et ils ont voté pour. J'en ai fait de même auprès des soignants. Le processus a d'abord impliqué un atelier de cinéma de cinq semaines, où moi-même, les chefs de département de notre film et la comédienne Carolyn Michelle, qui joue Vanessa, avons enseigné le cinéma de A à Z. La semaine 1 était consacrée à l'écriture de scénario, la semaine 2 à la mise en scène, la semaine 3 au jeu d'acteur, etc. La première session de chaque semaine était dirigée par un membre différent de notre équipe sur son domaine. Et lors de la deuxième session de la semaine, ils réalisaient un court-métrage de leur propre conception. Chaque semaine, tout le monde changeait de rôle. Si vous jouiez une semaine, vous écriviez la semaine suivante. Ainsi, tout le monde a eu un aperçu des différents départements. Les gens ont trouvé leurs intérêts et leurs talents, puis se sont inscrits au département où ils voulaient travailler. Les résidents ne

jouent pas seulement dans le film, mais ont également rejoint notre équipe – c'était génial. Avec ce procédé qui leur a permis d'appréhender le fonctionnement d'une équipe et les mécanismes d'une production, les résidents ont appris à connaître toute notre équipe. S'est alors développé un sentiment de compréhension et de consentement. En même temps, pendant ces cinq semaines, nous avons pu rencontrer chaque département de la maison de retraite pour non seulement parler de leur travail afin d'obtenir des détails précis sur les soins, mais aussi pour comprendre les rythmes de leurs horaires. Ensuite, nous avons créé le calendrier de production en fonction de cela. Cet atelier nous a permis d'intégrer la production à la communauté parce que nous nous connaissons tous à ce moment-là et nous nous étions préparés à nous adapter à leur monde. Par exemple, avec Gabe Elder, le directeur de la photographie avec qui je travaille, nous avons mis en place un plan de production malléable afin de ne pas déranger outre-mesure les soins et le travail du personnel sur place.

« Nous voulions que la caméra soit très, très sensible aux changements de sa posture. »

**La place de la caméra est intéressante dans À FEU DOUX : elle est très peu mobile, vous privilégiez les plans fixes, à hauteur de Ruth. Ce sont toujours les autres qui doivent rentrer dans son espace, se mettre à sa hauteur, et pas l'inverse...**

L'une des premières choses qu'on apprend en soins de la mémoire, c'est que les différences de posture peuvent être très aggravantes pour une personne souffrant de pertes de mémoire. Si vous êtes assis et que la personne qui vous soigne se tient debout au-dessus de vous, cela peut être très intense. Donc, on apprend à rencontrer quelqu'un à hauteur des yeux. Nous imaginions donc que la caméra serait à cette position la plupart du temps, et quand nous choisissons de ne pas l'être, c'est très spécifique. Mais elle est généralement à la hauteur des yeux de Ruth, et comme vous l'avez dit, elle laisse tous les autres entrer dans le cadre. Le choix de l'immobilité venait de l'idée d'une perspective incarnée. Il n'y a que deux plans où la caméra remplace le regard de Ruth. Plus généralement, nous voulions créer une perspective où c'est le point de vue de Ruth, mais ce point de vue n'est ni cognitif ni visuel. Sa perspective est présente à travers une attention minutieuse au corps de Kathleen. Nous pensions que la caméra devait être suffisamment immobile pour que les plus petits mouvements aient une plus grande portée. Par exemple, le simple fait de retourner sa paume, qui est un si petit mouvement, devait donner l'impression d'avoir l'ampleur d'une danse du corps entier. C'est en partie de là que venait l'immobilité : nous voulions que la caméra soit très, très sensible aux changements de sa posture, de son expression et de ses petits gestes.

**Je crois que je connais déjà la réponse, mais est-ce un film qui a été difficile à financer ?**

Oui, c'est pour ça que ça a pris si longtemps ! J'ai écrit la première ébauche en 2012, quand j'étais encore étudiante. D'habitude, je compte plutôt le début de la production au moment où j'ai envoyé une première ébauche de mon script à une société de production, soit en 2016. Des producteurs s'y sont intéressés en 2017 et le film est passé par le Berlinale Script Lab la même année. Ce fut une production difficile à financer parce que mon parcours était dans les films de danse expérimentaux, alors que ce long-métrage est scénarisé. Mais, surtout, le principal « problème » était que le projet du film, de par son sujet notamment, n'était pas considéré comme commercialement viable. Nous avons présenté le projet à tous les fonds indépendants aux États-Unis, et nous avons été rejetés par chacun d'entre eux. Finalement, nous avons dû le financer en dehors du circuit indépendant, en rassemblant de très petites subventions et des dons. Aux États-Unis, ce type de financement se retrouve traditionnellement plus dans le documentaire que dans la fiction. Ça a pris des années pour se mettre en place, et nous avons dû le faire avec beaucoup moins d'argent que ce que nous avions initialement imaginé. J'ai dû raccourcir le scénario pour qu'il tienne en 18 jours et demi de tournage. Mais vous n'imaginez pas le nombre de réunions où des gens m'ont dit : « Ce n'est pas sexy. » Et je leur répondais, respectueusement, que je pensais qu'ils avaient tort, parce que : premièrement, comme Ruth, le film a de la sexualité et du désir – c'est une forme de sensualité que nous n'avons pas l'habitude de voir. Et deuxièmement, que c'est un sujet à aborder car c'est quelque chose dont les gens ont peur de parler. Il y a une peur profonde du vieillissement, or cela nous arrive à tous. Et la réalité est qu'en Amérique, et comme dans beaucoup d'autres pays dans le monde occidental, non seulement l'âgisme est une forme de préjugé que nous ne voulons pas reconnaître, mais le travail de soin est profondément dévalorisé et sous-rémunéré. Personne ne veut en parler et pourtant, le nombre de personnes âgées en Amérique va doubler d'ici 2060. Le nombre de personnes âgées ayant besoin de soins va également doubler. C'est quelque chose dont nous avons si peur et pourtant avec lequel nous devons composer.

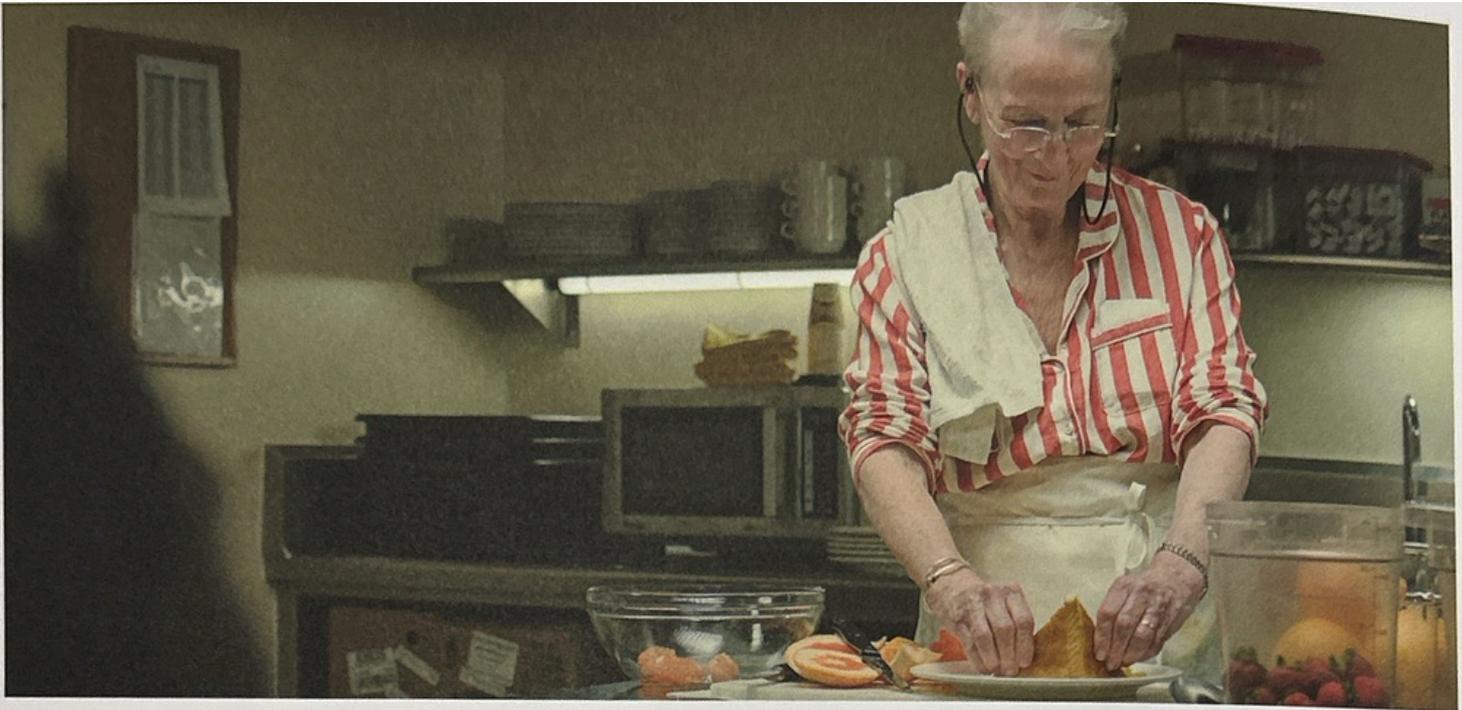
**La carrière du film vous donne raison d'avoir abordé ces sujets : vous avez obtenu trois prix à la Mostra de Venise en 2024 (Lion du Futur alias Meilleur premier film, meilleure actrice et meilleure réalisation dans la section Orizzonti). Que reprenez-vous, au bout du compte, de cette expérience ?**

Je crois que je suis venue avec une certaine peur du pouvoir. La peur que si je m'appropriais pleinement l'autorité de réalisatrice, cela nuirait à la collaboration. Et j'ai découvert le contraire : en fait, une fois que j'ai pleinement assumé ce rôle d'autorité, les collaborations sont devenues meilleures, plus sûres et plus fructueuses. C'est quelque chose que je veux absolument emporter avec moi sur d'autres productions. Sur un plan plus personnel, même si je pense que je le savais déjà, faire la connaissance des personnes âgées de cette communauté m'a vraiment confirmé à quel point il y a une vie à vivre jusqu'à la fin. Ces personnes âgées avaient besoin de soins, mais elles vivaient tout autant que moi ! Et je pense que même si j'ai passé la majeure partie de ma vingtaine avec des gens de 80 et 90 ans, je continue en quelque sorte à désapprendre l'âgisme qui m'avait été inculqué par notre société.

# V.O.

## À FEU DOUX

UN FILM DE  
SARAH FRIEDLAND



Élegante octogénaire, Ruth Goldman reçoit un homme à déjeuner. Alors qu'elle pense poursuivre le rendez-vous galant vers une destination surprise, elle est menée à une résidence médicalisée. Portée par un appétit de vivre insatiable et malgré sa mémoire capricieuse, Ruth s'y réapproprie son âge et ses désirs.

Il existe dans le cinéma américain un genre bien particulier : le coming-of-age. Difficile à traduire littéralement en français, il s'apparente au roman d'apprentissage, centré sur les moments charnières de l'existence. Le plus souvent, il explore le passage de l'adolescence à l'âge adulte. À *feu doux* pourrait tout à fait s'inscrire dans cette tradition, à ceci près qu'il en décale le curseur temporel pour scruter une autre période de la vie : celle des seniors. L'étonnante scène d'ouverture en offre un parfait exemple, flirtant presque avec la comédie romantique. On y voit Ruth s'activer en cuisine, portée par une excitation palpable à l'idée de préparer un déjeuner. Sa ferveur est quasiment celle d'une jeune femme qui attendrait son premier rendez-vous amoureux. Le doute est amplifié par une atmosphère joyeuse, exaltée. La conversation entre Ruth et son invité

s'engage, palpite au rythme de l'impatience de l'octogénaire pimpante comme une donzelle, presque ingénue... Ce moment n'a pourtant rien d'un rendez-vous galant. L'homme attablé avec Ruth est son fils, et ce déjeuner marque leur dernière journée ensemble dans la maison familiale. La maladie d'Alzheimer a déjà profondément altéré les repères de notre pétillante héroïne, rendant inévitable son départ vers un établissement médicalisé. En à peine dix minutes, Sarah Friedland parvient à faire bouger les lignes.

À *feu doux* aborde un sujet difficile, mais sans jamais céder au pathos. La réalisatrice choisit une approche sensorielle, quasi-solaire. Cette chronique d'une maladie dégénérative devient le récit délicat d'une ultime métamorphose, accompagnée pas à pas. La réalisatrice sait de quoi elle parle : elle a elle-même accompagné sa grand-mère en maison spécialisée, l'a vue perdre l'usage de la parole, mais pas celui du contact, du toucher, de ces formes de langage silencieuses qui persistent. À *feu doux* porte cette mémoire intime. Rien ici n'est démonstratif : un regard, un geste peuvent suffire à dire l'essentiel. Tandis que la mémoire de Ruth s'effiloche peu à peu, Sarah Friedland, elle,

n'a rien oublié de son passé de chorégraphe. Ce rapport instinctif à l'espace imprègne sa mise en scène : tout y est question de mouvements subtils, de déplacements discrets qui élargissent le regard, comme un scénario ouvert sur plusieurs perspectives. Le film décentre régulièrement son attention : il s'éloigne de Ruth pour aller capter les gestes du personnel soignant, les silences de son fils, les bruissements du quotidien dans l'établissement. Friedland mêle comédiens et véritables résidents ou soignants d'une maison spécialisée, pour préserver une justesse documentaire. Elle refuse toute idéalisation, garde en ligne de mire la cruauté de la maladie, pour celles et ceux qui la vivent comme pour celles et ceux qui y assistent. Mais À *feu doux* ne cède pas à la noirceur. Ruth n'est jamais présentée comme une patiente passive, broyée par l'incompréhension de l'écroulement de son monde. La cinéaste affirme avec pudeur une autre vérité : tant qu'un lien reste possible, que la chaleur humaine circule, il y a encore de la présence, du soin, peut-être même de la joie. Elle s'efforce d'en préserver les traces, aussi longtemps que la mémoire le permet. Vraiment splendide A. M.

**SORTIE LE 13 AOÛT**

Avec Kathleen Chalfant, Carolyn Michelle Smith, etc.  
1h30 - États-Unis



## À feu doux ★★★

L'élégante Ruth Goldman, 87 ans, n'a plus toute sa tête. Pensionnaire d'un établissement médicalisé haut de gamme, elle doit apprivoiser ce cadre à la fois familier et étrange. En adoptant le point de vue de son héroïne en perte de repères, le film nous entraîne dans une odyssée intime et poignante. ■ s.o.

.....  
→ **Drame.** USA, 2024, 1 h30. **Réal.:** Sarah Friedland. **Avec** Kathleen Chalfant, Carolyn Michelle, Katelyn Nacon. **Sortie le 13 août.**  
.....

# AVOIR AIRE

À FEU DOUX  
UN FILM DE  
SARAH FRIEDLAND

**Une réussite du old age movie, à la tonalité semi-documentaire, et qui frappe par sa sobriété et l'épure de sa démarche.**

Critique : Le « old age movie » a été un genre moins prolifique que son pendant jeuniste, le teenage movie. Pourtant, de Place aux jeunes de Leo McCarey à Amour de Michael Haneke ou Mon gâteau préféré (Moghadam, Sanaeaha) en passant par Un dimanche à la campagne de Bertrand Tavernier, le cinéma a offert plusieurs pépites. La médiatisation de la maladie d'Alzheimer et de la dépendance en tant que phénomènes sociétaux majeurs a été à l'origine de plusieurs films ayant abordé ce thème. L'un des plus réussis reste à ce titre The Father de Florian Zeller, d'après sa pièce. Plus modeste par ses moyens mais tout aussi ambitieux dans son propos, À feu doux, présenté dans plusieurs festivals dont Venise et La Roche-sur-Yon, est le premier long métrage de la réalisatrice et chorégraphe américaine Sarah Friedland, ancienne assistante de Steve McQueen et Kelly Reichardt.

Mais tout en axant son récit sur les troubles du troisième âge, elle a souhaité que son film ait un impact intergénérationnel, précisant dans le dossier de presse : « J'aimerais que le public quitte la salle avec une vision différente du rôle d'aidant, qu'il prenne conscience de sa valeur et de la façon dont ces personnes nous accompagnent. Nous avons tous fait l'expérience d'être pris en charge à un moment de nos vies et il y a de fortes chances pour que la plupart d'entre nous deviennent aidants à leur tour. Je voudrais que le public sente ce lien qui rend nos vies possibles. J'espère aussi que certains sortiront de la salle plus liés à leur propre incarnation et avec ce que signifie vieillir. Nous avons trop tendance à considérer les personnes âgées comme des versions diminuées de nous-mêmes. J'aimerais que les plus jeunes se sentent liés à Ruth et reconnaissent quelque chose d'eux en elle, qu'ils voient la continuité de sa vie. »

Car la réalisatrice a toujours été intéressée par les problèmes de perte de mémoire inhérents aux personnes âgées, en raison de son vécu familial ; elle a par ailleurs connu une activité d'aide-soignante auprès de vieux artistes atteints de démence. De là est né le scénario d'À feu doux, même si le personnage de Ruth n'a pas travaillé dans l'art mais la grande cuisine. L'écriture de la narration est certes minimaliste : placement d'une vieille dame dans un EHPAD, difficultés à s'approprier les rituels du quotidien, déni de la maladie, relation avec les soignants, activités physiques et ludiques pour l'aide cognitive, mini-fugue... Rien de transcendant et de nouveau pour qui a pu être témoin du vécu de ces pensionnaires. Mais l'essentiel n'est pas là : la réalisatrice a mêlé à ses interprètes professionnels de véritables résidents et personnels soignants d'un établissement spécialisé, qui ont contribué à l'élaboration de l'écriture du film, apportant une tonalité à la fois réaliste et décalée au dispositif. On songe au récent documentaire Les esprits libres de Bertrand Hagenmüller qui relatait lui aussi, avec bienveillance, poésie et humour, le statut des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer.

A 85 ans, Ruth Goldman n'a rien perdu de son élégance. Ce jour-là, elle a même un rendez-vous galant : elle reçoit un homme beaucoup plus jeune qu'elle à déjeuner. Il s'agit en fait de son fils. Il vient la chercher pour la conduire à une résidence médicalisée. Centré sur une femme victime de la maladie d'Alzheimer, ce premier film en partie tourné avec les résidents de l'un de ces établissements, sans rien caché des conséquences de celle-ci, opte pour une approche lumineuse, à l'image de son personnage incarné par une comédienne exceptionnelle qui contribue beaucoup à sa réussite.

Pas d'afféterie ou autres effets tire-larmes ici, mais une grande délicatesse à laquelle se greffe un humour bienvenu. De mémoire, on a rarement vu le sujet traité ainsi. Sans oublier le regard posé par la réalisatrice sur le travail des soignants. Primé à trois reprises à la Mostra de Venise.

Bap.T

## D'UNE REDOUTABLE SIMPLICITÉ

### Synopsis du film

Ruth, âgée de 85 ans, vit seule. Elle fait la cuisine, préparant un repas pour un homme plus jeune, Steve, avec lequel s'entame une discussion. Mais peu à peu, se comportant comme une jeune femme en plein rendez-vous galant, elle lui demande de ne pas gâcher la surprise de la « visite » qu'il a prévu pour elle. Mais Steve est en réalité son fils, qui l'emmène ce jour dans une maison médicalisée...



### Critique du film A FEU DOUX

"Familiar Touch" est un drame poignant sur la maladie d'Alzheimer et la perte progressive de contact avec la réalité, le personnage principal prenant d'abord son fils pour un prétendant, puis l'aide soignante pour sa mère... Porté par l'interprétation toute en pudeur de Kathleen Chalfant, prix de la meilleure actrice dans la section Orizzonti du Festival de Venise, le film fait le portrait d'un personnage digne, s'évertuant à jouer les bons élèves en démontrant son pouvoir de mémoire, en détaillant par exemple les recettes qui ont fait son succès dans son métier. Une forme de déni qui finit par bouleverser alors qu'apparaissent des signes de sa perte de contact avec la réalité, comme lorsqu'elle se croit au restaurant au lieu du réfectoire...

Également récipiendaire du Prix du meilleur premier film et d'un plus discutabile prix de la mise en scène, certes sans fioritures, dans la section Orizzonti, "Familiar Touch" montre aussi toute l'attention d'un personnel soignant, soucieux de ne pas brusquer les choses, le personnage devant par lui-même être amené à s'interroger sur son état. Avec quelques scènes profondément émouvantes, lorsqu'elle demande si elle va « toujours vivre la », ou lorsque sa petite fille récupère certaines de ses affaires, "Familiar Touch" est bien plus complexe qu'il ne paraît quant au rapport entre un fils qui semble au départ fuyant, et l'élan dont il fait preuve lorsqu'il reparaît en conclusion. Sans remous ni drame, ce portrait fait résolument mouche.

**Olivier Bachelard**